

Micro-émotions en interaction : « *ah merde, ya rien pour maman* »

Christian PLANTIN, Université de Lyon, UMR 5191 ICAR

Introduction

En psychologie, l'émotion est abordée d'un point de vue *individuel*, comme une réalité biologique et mentale constituée, que le langage ne pourrait que refléter. Nous proposons d'envisager l'émotion du point de vue de sa réalité *interactionnelle et sociale*, en tant qu'elle est reliée à une représentation / description d'un contexte, et engagée dans des processus de justification et de redéfinition. On prendra pour unité d'étude de l'émotion en interaction non pas le terme d'émotion ou l'énoncé d'émotion, mais *l'épisode émotionnel*. L'épisode émotionnel est fondé sur une situation analysée et ré-analysée comme disruptive par un ou plusieurs participants à l'interaction ; il est marqué par un recadrage de l'interaction en cours, incluant une variation du tonus de l'échange, et par une succession d'opérations de gestion de l'émotion. Dans ce cadre, on distinguera ensuite *grandes émotions* et *micro-émotions* ; fondamentalement, les grandes émotions se caractérisent par leur caractère discontinu, elles font retour sous diverses formes, à différents moments séparés entre eux par des laps de temps qui peuvent être importants, alors que les micro-émotions naissent et disparaissent dans le flux de l'interaction, comme on le montrera sur une étude de cas avec l'interjection complexe « *ah merde* ».

1. Émotion, individu et interaction

Depuis quelques millénaires, la rhétorique, la philosophie, la théologie, les arts et la littérature, ont donné des descriptions et constitué des savoirs sur l'émotion sous ses deux aspects essentiels, un état psychologique et une forme de comportement. Depuis la fin du 19^e siècle, ces savoirs traditionnels ont été repris dans le champ de la psychologie, et, réciproquement, des versions populaires et des allusions aux travaux des psychologues ont pénétré les définitions courantes de termes comme *affect, émotion, humeur, sentiment*... Il y a ainsi une forme de consensus pour définir l'émotion comme un phénomène complexe, correspondant à une excitation (ang. *arousal*) plus ou moins forte, accompagnée de sensations plus ou moins agréables ou désagréables, corrélée à une vision du contexte, et impliquant une transformation de l'éthos corporel ainsi que de formes spécifiques de comportement et d'action (Plantin, « Emotions »).

En psychologie, l'émotion est définie comme un ensemble de quatre composantes, affectant un individu :

- une composante *psychique*, un éprouvé psychologique subjectif (mental, interne), conscient ;
- une composante *neuro-physiologique* ; le corps subit des transformations biologiques dont l'individu n'est pas forcément conscient ;
- une composante *comportementale*, ayant deux facettes, l'une *vocale, mimo-posturo-gestuelle*, (transformations de la qualité de la voix, de l'expression faciale, de la posture globale du corps accompagnée de gestes caractéristiques) ; et l'autre *actionnelle* (transformation de son *action* en cours) ;
- une composante cognitive, d'analyse de la situation.

L'émotion est ainsi considérée comme un *syndrome*. Le mot syndrome est emprunté au vocabulaire médical, où il désigne « un ensemble de symptômes (signes) sans cause spécifique, que le malade est susceptible d'avoir en même temps lors de certaines maladies. Par exemple, le syndrome parkinsonien associe une *akinésie* (les mouvements sont lents et rares), un *tremblement* pendant le repos et une *hypertonie* (muscles de l'organisme présentant des contractions inappropriées) » (vulgaris-medical.com, art. *Syndrome*). En reprenant ce terme particulièrement usité dans le langage médical, nous ne voulons certainement pas sous-entendre que l'émotion est une « maladie de l'âme », comme le voudraient certaines philosophies. Le terme est pris dans un sens général où il désigne un phénomène complexe unissant plusieurs composantes, entre lesquelles les relations, particulièrement l'ordonnancement causal, sont problématiques, mais qui possède cependant une claire unité émergente, à la façon d'une gestalt. L'émotion est vécue de façon synthétique.

Ce syndrome émotionnel est considéré en relation avec une situation externe. Dans une vision biologisante « stimulus-réponse » de l'émotion, le syndrome est une réponse causalement provoquée par une situation stimulus. La composante cognitive est d'une importance cruciale dans la définition de l'émotion car elle rompt avec une approche biologisante de l'émotion, en interposant un « filtre » analytique entre la situation et l'émotion. Si on admet l'existence de cette composante du syndrome émotion, on est amené à revoir la notion de situation : en quelque sorte, la situation émotionnante *fait partie du syndrome* (être ému, c'est voir le monde sous tel angle). La description que Klaus R. Scherer donne de cette composante peut être mise en correspondance avec un certain nombre de règles de constitution des représentations et des discours (voir Plantin, *Bonnes raisons*, Chapitre 9

« Produire l'émotion : La dramatisation de la parole »). Du point de vue langagier, nous dirons qu'une situation est émouvante sous une certaine description. Tout l'art de la construction des émotions est dans les possibilités de description et redescription d'une « même » situation, c'est ce que nous avons appelé « l'argumentation des émotions » (Plantin, *Raisons*). Cette vision du contexte lié à l'émotion peut être partagée ou non : si elle l'est, on se situe dans une atmosphère d'*alignement* ou d'*affiliation* émotionnelle (cas de la résonance émotionnelle, de l'empathie, ou de la sympathie ; si elle ne l'est pas, on est dans une situation de divergence émotionnelle.

Du point de vue psychologique universaliste, l'émotion est générée en vertu de lois biologiques. Cette réalité serait « exprimée » c'est-à-dire extériorisée par divers moyens sémiotiques et langagiers ; par exemple, le rôle du langage serait uniquement de refléter quelque chose qui le transcende. C'est par exemple la position de Paul Ekman, E. Richard Sorenson, et Wallace V. Friesen, qui postulent que des émotions biologiquement constituées sont ensuite socialisées sous la forme de « display rules », afin de rendre compte de la variation de l'expression des émotions à travers les langues et les cultures : ces « règles d'affichage » émotionnel sont définies comme des « procedures learned early in life for the management of affect displays and include deintensifying, intensifying, neutralizing, or masking an affect display. These rules prescribe what to do about the display of each affect in different social settings; they vary with the social role and demographic characteristics, and should vary across cultures » (87). Ces règles transforment une structure profonde émotionnelle, biologique, universelle, en diverses expressions de surface des émotions. La socialisation est une simple adaptation locale, seconde, d'une production biologiquement conditionnée, première.

On retrouve cette problématique de la « socialisation » de émotions dans les travaux d'Arlie R. Hochschild et de Bernard Rimé. En grossissant un peu le trait, on peut l'opposer à une conception *sociale* des émotions, pour laquelle l'émotion est un phénomène social dès son origine. C'est cette position que nous nous proposons de suivre, en abordant l'émotion comme un phénomène collectif, produit et géré en continu dans l'action et la communication, depuis son origine et dans l'évolution de son discours, restructurant les interactions en cours dans un groupe. Nous nous intéressons à l'émotion produite dans un groupe, au vu d'une information, verbale ou non verbale (perception), touchant, de façon possiblement contradictoire, à l'identité et aux intérêts d'un ou plusieurs de ses membres participants, qui en sont les co-expérienceurs, interprétant et réinterprétant l'information, et qui en gèrent interactivement les

conséquences. L'émotion est ainsi considérée non pas comme une réalité que la langue et les participants se contenteraient de subir et de refléter passivement, mais comme une modalité cognitivo-langagière coproduite et cogérée dans la parole. Elle est (micro-)sociale et langagière dans son origine, son traitement, et jusqu'à, si on suit La Rochefoucauld, sa construction psychologique : « il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour » (136)¹.

On parlera donc *d'expression* de l'émotion, non pas au sens d'extériorisation d'un état interne, mais dans un sens de communication de l'émotion : l'émotion est *signifiée*, au sens que le verbe *signifier* a dans l'expression utilisée notamment en droit « *signifier quelque chose à quelqu'un* », c'est-à-dire « lui faire connaître d'une façon ferme et définitive (une intention, une décision, une volonté, un sentiment) » (TLFi, art. *signifier*). L'émotion est une *ressource*, c'est-à-dire « un moyen permettant de se tirer d'embarras ou d'améliorer une situation difficile » (TLFi, art. *ressource*). Cette définition correspond extraordinairement bien à l'émotion, avec cette précision que « la restriction aux situations embarrassantes et difficiles » n'a pas lieu d'être.

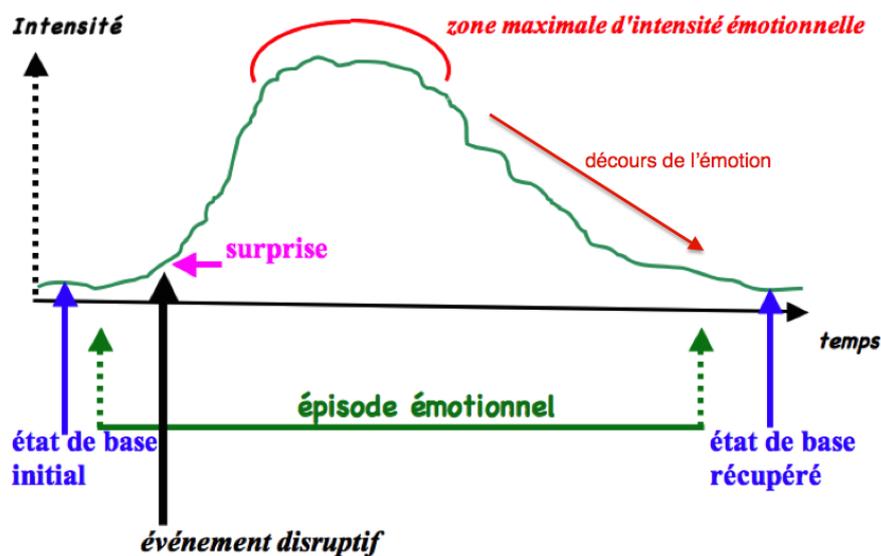
En psychologie, certaines émotions sont dites *positives*, comme la joie, et d'autres *négatives*, comme la colère. L'expérimenteur d'une émotion positive est supposé éprouver du plaisir, celui d'une émotion négative du déplaisir. Sous sa forme ainsi simplifiée, la validité de l'opposition est douteuse. Par exemple, on s'accorde à considérer que *la haine* est une émotion typiquement négative au niveau du groupe et de la société ; mais elle peut certainement procurer du plaisir à son expérimenteur : la question relève du psychologue ou du psychanalyste. Un même sentiment sera évalué comme une émotion positive sous le nom de *fierté*, et comme une émotion négative sous le nom d'*orgueil* : la question relève du moraliste. La *joie* que l'un éprouve de sa victoire (plaisir, positif) est le miroir de *la rage* que l'autre éprouve de sa défaite (déplaisir, négatif) ; en outre, le premier expérimenteur peut jouir de l'émotion négative du second, et le second considérer que la jouissance du premier comme perverse.

La prise en considération de l'émotion en interaction permet de faire l'économie de l'évaluation des émotions en terme de plaisir / déplaisir, ainsi que de leur qualification comme positive ou négative. Le positif et le négatif sont distribués sur les expérimenteurs. Déterminer pour qui l'émotion qui secoue le groupe est positive et pour qui elle est négative est une question empirique. De telles évaluations sont l'affaire des participants au groupe émotionnel, et elles doivent être reconstruites par l'analyste en fonction des données accessibles. La positivité ou la négativité d'une émotion peuvent être évaluées selon plusieurs lignes. En

psychologie de l'individu, du point de vue subjectif, le positif, correspond au plaisir (*ça fait du bien*), et le négatif au déplaisir (*ça fait mal*). Du point de vue moral, l'émotion positive est celle qui élève l'individu, l'émotion négative ce qui l'abaisse. Du point de vue social, la colère peut être négative du point de vue de l'individu (nuisible, augmentation de la pression artérielle), mais elle peut être positive du point de vue du groupe, si elle est la source d'une transformation sociale justifiée.

2. Émotion et humeur

Émotion et humeur sont des termes corrélatifs. Nous utiliserons la courbe suivante afin de représenter l'émotion comme une variation *locale* de l'état d'excitation émotionnelle d'un expérimenteur individuel par rapport à une *tonalité de base*, ou *humeur* (ang. *mood*) :

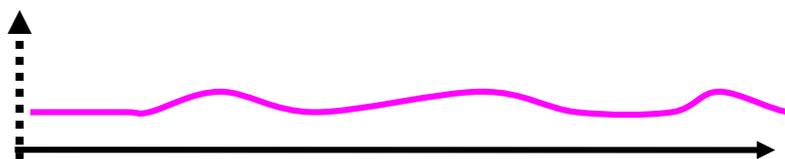


Sous cette figuration, l'émotion intervient comme un épisode *phasique* se détachant sur un état de fond, qu'on peut considérer comme une humeur constante ou *thymique*. Le niveau thymique d'un participant à une interaction dépend de sa constitution, du moment, du type d'action et d'interaction en cours, etc. La courbe émotionnelle n'est pas symétrique : la forme de la montée et celle de la descente ne sont pas liées.

Cette courbe représente bien un événement émotionnel comme celui qui est évoqué infra, (« *ferme ta gueule* ») : le niveau thymique est l'état normal de la mise en place d'une activité de classe ; l'événement disruptif est le tour de parole « *ferme ta gueule* » proféré par l'élève vis-à-vis de la professeure ; le décours émotionnel est géré verbalement par la professeure, jusqu'à récupération de l'activité de classe antérieure. Les récits d'émotion

débutent fréquemment par une évocation de l'état de base sur fond duquel intervient un événement disruptif, source de l'émotion (Plantin, *Bonnes raisons*, Étude 6, « Dites, y'avait une agrafe »).

Ce schéma ne suppose pas l'existence d'un niveau zéro de l'émotion, niveau « an-émotionnel » qui serait l'état normal de la personne ; il représente seulement l'émotion comme un « différentiel » thymique/phasique. Il est compatible avec un état de base non pas neutre et rectiligne, mais perpétuellement ondulant, c'est-à-dire sous la forme d'une succession d'épisodes émotionnels plus ou moins intenses. Un *épisode* émotionnel est une ondulation sur la courbe :



Un *parcours* émotionnel est une succession d'épisodes, continus ou discontinus, référant à un même contexte d'apparition.

D'une façon générale, le niveau de l'état de base est déterminé par une description partagée des circonstances. La tonalité officielle de douleur d'un enterrement peut servir de base à une émotion submergeant un discours de condoléances.

Cette représentation de la séquence émotionnelle a ses limites. L'émotion étant considérée comme un syndrome affectant un expérienceur individuel, chacune des composantes du syndrome doit être représentée par une courbe, il faut donc envisager autant de courbes et de formes de courbes qu'il y a de composantes ou de sous composantes individuelle du syndrome : psychique, mimo-posturo-gestuelle, actionnelle, cognitive. Par exemple, l'expérienceur peut récupérer le fil de l'action en cours alors qu'un ou plusieurs des sous-composantes vocale, mimique, posturale, gestuelle restent affectées par l'émotion. Il faut ainsi prendre en compte la courbe de l'expression faciale (et les sous-courbes de chacun des muscles qui la composent ?), celle de la posture, du geste, de la conscience émotionnée, du discours, de l'action corrélée.

Cette représentation convient mal aux grandes émotions. D'une part, elle suppose que l'épisode émotionnel se déroule en continu, or cela n'est pas le cas des grandes émotions, dont le décours est totalement discontinu. D'autre part, elle postule que l'expérienceur récupère toujours son état de base, donc qu'il n'est pas structuré par ses expériences émotionnelles.

Ce schéma convient *grosso modo* pour les interactions empathiques, où l'émotion est pilotée par un expérienceur central. D'une façon générale, il peut également être utilisé pour représenter l'émotion du groupe comme variation du tonus de l'interaction.

3. La séquence émotionnelle

Les traits caractéristiques d'un épisode émotionnel en interaction se repèrent sur les foyers suivants :

- (1) des *éthé* corporels : les émotions s'expriment et se lisent sur les corps des expérienceurs selon un code sémiotique lié aux cultures des participants.
- (2) Un contexte justificatif : l'émotion émerge d'un événement ou d'un état de la situation présentés comme sa source.
- (3) Un mode consécutif d'interaction et d'action : l'émotion correspond à une transformation des modalités antérieures de l'interaction et de l'action.

Ces trois éléments correspondent en gros au film muet de l'émotion, c'est-à-dire à ce qu'on peut percevoir d'un épisode émotionné lorsqu'on coupe le son.

- (4) Des dires interactionnels, qui peuvent être :

(a) des (auto- ou hétéro-)descriptions de l'éthos de l'expérienceur : « *je sens des frissons partout* » ; le mode sémiotique langagier peut faire écho au mode sémiotique corporel, (*on voit que l'expérienceur frissonne*), soit entrer en contradiction avec lui.

(b) des (auto- ou hétéro-)descriptions d'états internes du locuteur : « *ça me tord les tripes* » ; « *j'ai peur* » .

(c) des (re-)descriptions du contexte d'où émerge l'émotion.

(d) des opérations de gestion de l'émotion lors des différentes phases de l'épisode émotionnel (la colère de l'un va avec la contre-colère ou la peur de l'autre)

Théâtre et cinéma miment l'échange conversationnel, avec des conventions de genre et des contraintes spécifiques. Le texte émotionnel écrit, décrit ou met en scène chacune de ces composantes de l'épisode émotionnel : description et re-descriptions de l'événement d'où émerge l'émotion, en fonction des visions des différents expérienceurs ; de leurs éthé corporels ; de leurs états internes ; de leurs modes d'action et d'interaction. Le dialogue romanesque peut être coupé de commentaire réintroduisant le type écrit.

4. Émotions et interjections

Selon Roman Jakobson, « the purely emotive stratum in language is presented by the

interjections » (66). Il faut d'abord souligner que l'expression de l'émotion est distribuée sur tous les niveaux et toutes les formes de discours ordinaire ; comme le dit Erving Goffman « ordinary talk is expressive too. Naked feelings can agitate a paragraph of discourse almost as well as they can a solitary imprecation. Indeed, it is impossible to utter a sentence without coloring the utterance with some kind of perceivable affect — even if (in special cases) only with the emotionally distinctive aura of affectlessness » (99).

Felix Ameka distingue interjections primaires et secondaires. Les interjections primaires ont la forme d'onomatopées (*ah !*). Les interjections secondaires correspondent à l'usage exclamatif d'un mot (*merde !*) ou d'une expression (*putain de merde !*). Les deux types se cumulent (*ah merde !*). Sur le plan syntaxique, Cuenca a montré qu'on peut les définir comme « idiomatic units or routines syntactically equivalent to a sentence » (21) ; sur le plan textuel, elles appartiennent à la catégorie des « discourse markers — words like *oh, well, and, but, or, so, because, now, then, I mean, and y'know* — » (Schiffrin 3)

Les interjections sont couramment définies en référence à une forme d'émotion. Mais cette référence à l'émotion, considérée comme phénomène terminal, clair pour tout le monde et donc capable de rendre compte de l'interjection, en pratique ne règle rien. L'émotion étant définie comme un ensemble complexe de composantes unifiées, incluant notamment une composante analytique et cognitive, et une composante interactionnelle de transformation-gestion des relations, le renvoi global à « l'émotion » ne règle pas la question, et il faut tenter de préciser comment jouent ces composantes. Par exemple, John Heritage analyse l'interjection anglaise *oh* comme un marqueur montrant que « its producer has undergone some kind of cognitive 'change of state', primarily either of attention or knowledge (Heritage, Schiffrin) ». (Heritage 327, cité dans Bert *et al.*). Selon la définition donnée plus haut du syndrome émotionnel l'identification d'un événement comme disruptif relève clairement du composant cognitif de l'émotion.

5. Grandes émotions, micro-émotions

Dans ce qui suit, nous nous proposons de distinguer deux types d'émotions, les émotions fortes (grandes émotions, émotions longues) et les micro-émotions (petites émotions, émotions courtes). A priori, on a affaire aux deux pôles d'un continuum.

Les grandes émotions se caractérisent par les traits suivants, partiellement redondants :

- (i) L'émotion est intense.
- (ii) L'événement associé est exceptionnel.

- (iii) L'émotion est thématisée.
- (iv) Elle est mémorisée.
- (v) Elle est socialisée, racontée.
- (vi) Sa gestion est complexe et implique plusieurs types d'action. Elle est effectuée en discontinu, au cours de différents épisodes. La période de gestion est longue, plusieurs jours ou plusieurs mois.
- (vii) Elle est restructurante, en ce qu'elle affecte le niveau thymique de l'expérienceur, qui ne récupère pas forcément son état niveau thymique antérieur.

Les graphes du type précédent représentent adéquatement les grandes émotions par une courbe nette, s'écartant fortement de la base thymique, mais ils sont mal adaptés à la nature fragmentée et toujours intense de la grande émotion.

L'émotion vécue par les parties au cours d'une altercation verbale au restaurant correspond à une grande émotion, comme celle que parcourt la dame qui a avalé une agrafe (Plantin, *Bonnes raisons*). Les grandes émotions sont difficiles à documenter exhaustivement, et en pratique on ne peut les saisir qu'à travers telle sous-séquence de leur développement, à leur naissance, ou à un moment de leur évolution. L'épisode suivant correspond à la naissance d'une grande émotion (125 ; 133). L'interaction se déroule dans une classe primaire, alors que la professeure et les élèves s'installent et se préparent pour une activité.

1. Dav lâche-moi
2. Pr je te lâche mais tu vas t'asseoir
La professeure touche Dav pour l'orienter vers la place qu'elle lui a attribuée (et qui n'est pas celle qu'il avait choisie). Dav la repousse (le tutoiement n'est pas un manque de respect)
3. Dav ferme ta gueule je veux plus parler avec toi
Dav reste debout, bras croisés, immobile.
4. Pr non/ (..) je ne veux pas commencer à crier sur toi [*gritar com você* = crier-avec-toi] (*voix plus basse* :) mais c'est pas possible c'est pas possible (...) je te lâche mais il (*) va s'asseoir où il veut hein Dav\ je te garantis que tu peux t'asseoir là où tu veux (.) mais je lui garantis à lui aussi la même chose\ le même droit hein/ (...) je ne vais pas te laisser battre les autres enfants\ (**) ça je ne peux pas le permettre\ ils sont petits et tu es plus grand Dav\ je n'aime pas qu'on te traite mal mais je n'aime pas non plus que tu traites mal les autres enfants\
() un autre élève qui luttait avec Dav pour une place dans le cercle des élèves*
*(**) allusion au fait que Dav s'est déjà montré violent*
5. Dav je m'en fous
6. Pr alors très bien mais il va s'asseoir où il veut\ et je ne veux plus discuter de ça avec toi\ (...) [*la professeure reste silencieuse pendant près de 50 secondes, respire fort, et s'adresse ensuite aux autres élèves*] aí : : voyons nous sommes allés goûter et CAR(*) a appelé (?) pour photographe des oiseaux a :h maintenant qu'il a parlé d'oiseaux vous vous souvenez que nous sommes allés jouer dans le parc et que nous avons vu des paons et des capivaras (**)

Dav va s'asseoir ailleurs dans le cercle () CAR = autre élève*

L'émotion de la professeure fait suite au tour de parole 3. de Dav un de ses élèves ; le tutoiement est normal, il n'exprime pas un manque de respect. La professeure interprète ce tour comme une insulte ; il n'y a rien de mécanique dans cette évaluation : la professeure aurait pu choisir de ne rien entendre, ou de considérer que l'enfant était trop immature pour être tenu responsable d'une insulte, ou que l'enfant ne faisait qu'utiliser le langage de son milieu social, insultant pour elle, mais simple expression d'un mécontentement pour lui.

Son émotion peut être de l'ordre de la [colère] ; elle la gère localement par le refus d'un comportement dicté par sa propre contre-colère, « *je ne veux pas commencer à crier sur toi* », de même qu'elle rejette une autre attitude possible qui serait d'accepter la conduite de l'enfant, en la ratifiant comme normale « *mais c'est pas possible c'est pas possible* ». Ce cas est exceptionnel en ce que tout le travail cognitif de construction et de gestion de l'émotion, c'est-à-dire de la détermination de l'action adéquate, est verbalisé ainsi que l'action effectuée « *je te lâche* ». Cette action est présentée comme un élément d'une sentence rendue sur le différend entre les deux enfants « *je te lâche mais il va s'asseoir où il veut, hein Dav* ». Cette sentence est argumentée comme une application d'une règle de justice, « *je te garantis que tu peux t'asseoir là où tu veux (.) mais je lui GARANTIS à lui aussi la même chose le même droit hein* », non pas comme une abdication devant la violence, dont le refus est également argumenté « *je ne vais pas te laisser battre les autres enfants(**) ça je ne peux pas le permettre ils sont petits et tu es plus grand Dav je n'aime pas qu'on te traite mal mais je n'aime pas non plus que tu traites mal les autres enfants* ». On retrouve dans ces passages les principes de base exprimant la déontologie du professeur, refus de la violence, égalité de traitement des élèves. L'émotion se gère en référence aux valeurs.

L'enfant n'entre pas dans ce discours et maintient sa révolte ; il reste debout, les bras croisés, « *je m'en fous* ». La professeure impose sa décision. Suit un très long silence de récupération, au terme duquel elle retrouve le cours normal de la classe « *ai : : voyons nous sommes allés goûter et CAR(*) a appelé (?) pour photographier des oiseaux a :h maintenant qu'il a parlé d'oiseaux vous vous souvenez que nous sommes allés jouer dans le parc et que que nous avons vu des paons et des capivaras* ».

6. Micro-émotions

Les micro-émotions se caractérisent par les traits suivants :

- (i) L'émotion est de faible intensité
- (ii) L'événement associé est ordinaire, mineur, peu disruptif ; il s'agit typiquement d'une rupture de continuité dans un scénario d'action ordinaire, ou d'une suite non préférée dans une interaction verbale.
- (iii) L'émotion n'est pas thématifiée.
- (iv) Elle n'est pas mémorisée.
- (v) Elle n'est ni socialisée ni racontée.
- (vi) La période de gestion est strictement locale ; elle est courte, effectuée en continu, intégrée au cours de l'action ou de l'interaction où elle est apparue, en quelques tours de parole.
- (vii) Le niveau thymique est récupéré.

Les micro-émotions sont des émotions ordinaires, qui se représentent bien par une faible ondulation de la courbe phasique.

La notion de « petite émotion » est proposée et discutée par Bouchard : « Tous les lecteurs français connaissent Gaston Lagaffe, le célèbre personnage (très paresseux) de Franquin, et l'exclamation '*M'enfin !*' qui lui échappe chaque fois que ses entreprises ne sont pas couronnées du succès espéré, chaque fois que la réalité, humaine ou matérielle, ne correspond pas à ses attentes. Cet exemple, même s'il n'est pas authentique, me semble emblématique de l'utilisation des 'petits mots' de la langue ('mais', 'enfin', '(ça) alors', ...) comme phrasillons, en dehors de tout contexte verbal à droite comme à gauche, pour exprimer une émotion quotidienne, une 'petite' émotion ».

Les tours de parole suivants expriment de petites émotions (exemples notés après coup). Dans l'exemple (1), la petite émotion de M1 se manifeste par une interjection primaire seule. M1 et M2 sont des membres quelconques de l'auditoire d'un conférencier C dans le cadre d'un colloque. Le conférencier C, parlant des participants à une expérience menée en psychologie des émotions dit :

C :	... lorsqu'on les branche dans un box ...
M1 :	<i>ooff</i>
M2	<i>oui</i>

L'interjection proférée par M1 est quelque chose entre *of*, *ouf*, et *oups*. M2, voisin de M1 par son *oui* s'aligne sur M1, et le dialogue M1-M2 n'est pas autrement approfondi. Ultérieurement, M1 précisera que son émotion était de l'ordre du rejet de ce type d'expérience, voire d'indignation.

Dans l'exemple (2) l'émotion n'utilise pas d'interjection, primaire ou secondaire, mais seulement une évaluation lexicale et l'intonation exclamative.

(2) L1 déguste une omelette préparée par L2 :

L1 : *super ton omelette*
 L2 : *moi je trouve pas, j'ai mis trop d'oignons*

Dans l'exemple (3), comme c'est souvent le cas, l'émotion est liée au contexte, l'intonation jouant toujours un rôle. L1 a encore perdu ses lunettes, il les cherche en grommelant et alerte son partenaire L2 ; L2 voit immédiatement les lunettes :

L2 : *fff : :\ tiens\ les voilà, tes lunettes*

Les interjections peuvent participer à la manifestation d'émotions de forte intensité, comme dans la réception du récit d'émotion fait par la victime, N, à son amie, G (Plantin *Bonnes raisons*, Étude VI) :

N et puis j` mords dedans comme chacun fait hein (.) dites y avait une agrafe j` l'ai pas apportée je l'ai oubliée j` vous l'apporterai (.) comme ça dans le pain= ((montre la taille de l'agrafe avec les mains))
GH =dans le pain/
N ça s'est accroché [dans mon palais
GH [ho/
N j'ai cru que j'allais étouffer
GH oh la la ben alors=

Une suite de micro-émotions coorientées proches peut construire une émotion forte. L'événement narré est un dîner au restaurant, qui s'est mal passé ;

Nous avons dû attendre plus d'une heure avant d'être servi, et lorsque le Maître d'Hôtel a enfin pris la commande, il s'est montré arrogant et extrêmement désagréable. Puis les plats nous ont été amenés dans le désordre de telle sorte que les uns avaient fini quand les autres n'avaient pas encore eu leur plat. Le pain réclamé plusieurs fois ne nous a été donné (à peine décongelé) que lorsque la moitié des convives avaient fini leur plat. Les assiettes étaient à peine garnies, le pot au feu servi sans gros sel, sans moutarde ni cornichons, et la cuisson pour les deux viandes rouges n'a pas été demandée.

L'événement « dîner au restaurant » est scripté, chaque violation du script produit une petite émotion. Ici, la fureur des participants est provoqué par la suite des transgressions, d'une part du script « restaurant » basique < [commande] [brève attente] [service des plats] >, mais aussi des sous-scripts « pot-au-feu », « pain », et conclu par un refus de réparation du serveur « tout ça c'est pas grave ».

Comme les autres émotions, la petite émotion est liée au contexte, et soumise au principe d'*accountability*, c'est-à-dire que le locuteur doit rendre la situation qui la motive accessible aux autres participants à l'action et à l'interaction. Elle est insérée dans un contexte verbal qui la justifie.

7. *Merde*, l'action contrariée

D'après le TLFi² le sens du mot *merde* recouvre « **I.** [un substantif féminin trivial] » qui peut être utilisé comme « **II.** [interjection vulgaire] ». *Merde* interjectif « marque l'émotion du locuteur qui ne s'adresse pas à un interlocuteur et qui ne vise pas, par son énonciation, à changer un état de fait ». La gamme d'émotions couverte par *merde !* est la suivante :

- « 1. [Exprime l'irritation, l'exaspération]
 - a) [Exprime l'indignation, le désespoir (souvent devant la fatalité), l'impuissance]
 - b) [Exprime la déception, le dépit]
 - c) [Exprime l'impatience]
- 2. [Exprime l'étonnement, la surprise]
- 3. [Exprime l'admiration] »¹

La base CLAPI, consultée le 22 février 2013 contenait 49 attestations du mot *merde*. On n'y trouve pas d'occurrence au sens de « excrément », mais de nombreux emplois métaphoriques excrémentiels évaluatifs négatifs, produisant une émotion de l'ordre du « [dégoût] :

c'est d'la merde
c'est la merde

Le cas suivant correspond au développement local complet d'une micro-émotion/

Corpus : Conversations familiales - visites ==> *Transcription : Clodif Q4³*

- C (../..) super// qu` vous soyez v`nus//
 M oh on a dit tiens=
 C =ça c'est des //surprises qui sont agréables [
 M [on était- on était un peu tôt (.) allez (.) on va leur dire bonjour (.) y a longtemps
 qu'on vous a pas vus//
 C on va s` boire un p`tit apéro//
 M hein
 C on va s` boire un p`tit apéro (.) tu peux am`ner l` pastis (.) ah merde y a rien
 pour maman
 M oh ça fait rien (.) [alors de l'eau de l'eau
 C [du schweppes
 M de l'eau
 C du schweppes
 M non de l'eau
 C du gin ça te[: : :
 M _ [de l'eau (.) s'il te plaît (.) ça
 m` f`ra bien plaisir
 C pa`c` que nous on n'a ((bruit)) (.) on n'a pas d` boisson d` dame
 M (inaud.)
 M ben tant mieux (../..)

Cette séquence peut se représenter comme suit. Le passage cité s'insère dans une action collective en cours « recevoir une visite » accomplie selon le script « visite » (Traverso). Ce script comporte des variantes, comme « visite surprise » ou « première visite ». Dans les composantes de ces scénarios, en France, il y a « offrir quelque chose à boire », en fonction de l'heure, « l'apéro ». Même si, entre amis, les visiteurs peuvent réclamer l'apéro, l'intervention d'ouverture du script « apéro » est normalement produite par les visités, comme c'est le cas ici :

C on va s` boire un p`tit apéro (.)

Le petit silence (.) est un point de transition potentiel où C est prêt à céder la parole au prochain locuteur. Le tour n'est pas pris, C poursuit (par commodité on reproduit le tour de C depuis le début :

C on va s` boire un p`tit apéro (.) tu peux am`ner l` pastis (.)

C poursuit dans le script en implémentant immédiatement sa proposition. Le pastis est l'élément moteur du script « apéro ». Le scénario « apéro » à la française veut que chaque invité choisisse son apéritif, ou, que si l'on connaît les goûts de ses invités, on leur offre leur boisson préférée.

C on va s` boire un p`tit apéro (.) tu peux am`ner l` pastis (.) ah merde y a rien pour
maman

C'est en ce point que se produit la disruption. L'action en cours rencontre un obstacle « y a rien pour maman » ; le script est bloqué. Comment va-t-il repartir ?

Le fait < y a rien pour maman > justifie l'interjection « merde », dans une parfaite structure {conclusion, arg}. Le fait qu'il n'y ait rien pour maman justifie, explique, l'interjection *merde* !

Ce blocage du script produit une offense, par violation d'une règle de politesse qui défend de porter atteinte à la face d'une personne de référence. On peut parler dans cette occurrence de surprise, contrariété, gêne, embarras... Mais l'essentiel semble être ailleurs ; *ah merde* atteste une opération cognitive d'analyse de la situation, qu'on peut décrire comme la perception d'une occurrence d'un événement non préféré, d'une rupture de script et d'une offense à un participant.

Les offenses doivent être réparées ; l'affichage émotionnel est fonctionnel dans la séquence réparation, dont il constitue l'élément d'ouverture. On commence à réparer l'offense en affichant que l'événement est (aussi) pour lui-même, dysphorique. Son rôle est interactionnel.

Le locuteur C n'est pas en train de gérer une émotion négative, il utilise la ressource d'un affichage émotionnel pour mener à bien une opération de gestion d'une offense, évidemment mineure.

Si on se reporte à la description du *TLFi* on dira que *merde !* est totalement orienté vers l'interlocuteur, et que son locuteur affiche une émotion, et, corrélativement, une cognition ; que l'émotion affichée est entièrement interactionnelle ; et qu'elle est fonctionnelle dans l'acte de langage « réparation de l'offense », offense qui est rapidement réglée :

C on va s` boire un p`tit apéro (.) tu peux am`ner l` pastis (.) ah merde y a rien
pour maman
M oh ça fait rien (.) [alors de l'eau de l'eau
C [du schweppes
M de l'eau
C du schweppes
M non de l'eau
C du gin ça te [: : :
M [de l'eau (.) s'il te plaît (.) ça m` f`ra bien plaisir
C pa`c` que nous on n'a ((bruit)) (.) on n'a pas d` boisson d` dame
M (inaud.) ben tant mieux (../..)

M collabore à la réparation de l'offense, d'une part en minorant « oh ça fait rien » ; et d'autre part en faisant une demande minimale (« alors de l'eau de l'eau »), maintenue face à de nouvelles propositions de C (« du schweppes »).

On récupère ainsi moins l'état de base émotionnel mais surtout le cours normal du script « apéro », avec son niveau thymique caractéristique détendu et propice aux plaisanteries : « du gin ça te ::: ».

Conclusion : enseigner les émotions ?

Si elle est envisagée comme une activité langagière interactionnelle, l'émotion peut et doit sans doute s'enseigner comme telle, en fonction de la langue et de la culture de référence⁴. Autrement dit, au-delà des indispensables enseignements du lexique de l'émotion et de la syntaxe des énoncés d'émotion, se pose le problème de l'émotion comme savoir-faire complexe. Il ne suffit pas par exemple d'enseigner les mots de la colère ou la syntaxe de *irriter*, il faudrait aussi enseigner ce qu'est « la colère en français ». « Faire une colère en bon français » (en acceptant l'ambiguïté de l'expression), est une activité interactionnelle qui demande l'articulation de beaucoup de compétences. Premièrement, faire une colère répond à une vision du monde ; la colère se justifie par une description de son motif, une personne qui a eu un comportement inadmissible envers vous; inadmissible, cela veut dire contraire à des

valeurs partagées, un mode de relation estimé normal, etc. Deuxièmement, la colère se signifie aux partenaires, au sens que nous avons donné plus haut à signifier, par une façon de poser sa voix, son corps, ses gestes, etc. Troisièmement, la colère suppose un projet interactionnel qui doit être rendu perceptibles aux participants, qu'il s'agisse d'impressionner l'adversaire et d'obtenir sa rétractation ou d'empathiser avec son interlocuteur — étant bien entendu que toutes ces activités multi-modales doivent être pilotées en coordination avec le feed back des partenaires. Bref, l'émotion est une belle occasion d'activité collective.

Dans un colloque, il y a de cela très longtemps, je tentais de présenter à un auditoire francophone les recherches et les projets de divers mouvements éducatifs nord-américain autour du « Critical Thinking » ; certains collègues m'ont fait observer avec quelque indignation que cette entreprise n'était rien d'autre que de l'ingénierie de l'esprit, un avatar occidental du lavage de cerveau oriental. On peut comprendre cette objection dans la mesure où l'indépendance d'esprit, condition nécessaire à l'exercice de l'esprit critique, semble incompatible avec la soumission éducative ; « apprendre la liberté » serait un oxymore. Mais les choses sont plus compliquées. *Mutatis mutandis*, on retrouve la même situation avec l'émotion : dire que l'émotion est une compétence sociale, qui s'exerce dans un langage et dans une culture, ne met pas en péril l'authenticité de l'émotion, elle permet seulement son plein exercice. Plus prosaïquement, dire correctement et user judicieusement de *merde !* en français, ça ne s'improvise pas, ça s'apprend.

Bibliographie

- Ameka, Felix. « Interjections : The Universal Yet Neglected Part of Speech ». *Journal of Pragmatics* 18:2-3 (1992) : 101-118.
- Bert, Michel, Sylvie Bruxelles, Carole Etienne, Lorenza Mondada, Sandra Teston et Véronique Traverso/ « 'Oh :: oh là là, oh ben...' : les usages du marqueur 'oh' en français parlé en interaction ». *Actes du Congrès mondial de linguistique française*. 2008. <http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/pdf/2008/01/cmlf08099.pdf>.
- Cuenca, Maria Josep. « Interjections and Pragmatic Errors in Dubbing ». *Meta* 51 (2006) :20-35.
- Goffman, Erving. « Response Cries ». Erving Goffman. *Forms of talk*. Oxford : Blackwell, 1981. 79-123.
- Ekman, Paul, E. Richard Sorenson et Wallace V. Friesen. « Pan-cultural Elements in Facial Displays of Emotion ». *Science New Series* 164.3875 (1969) : 86-88.

- Heinemann, Trine et Véronique Traverso, dirs. *Complaining in Interaction. Journal of Pragmatics* 41 (2009).
- Heritage, John. « Oh-prefaced Responses to Inquiry ». *Language in Society* 27:3 (1998) : 291-334.
- Hochschild, Arlie R. « Emotion Work, Feeling Rules, and Social Structure ». *American Journal of Sociology*. 85:3 (1979) : 551-575.
- . *The Managed Heart : Commercialization of Human Feeling*. Berkeley, London : U of California P, 2003 (1983).
- Jakobson, Roman, « Linguistics and Poetics ». *Language in Literature – Roman Jakobson*. Dir. Kristina Pomorska et Stephen Rudt. Cambridge, MA : Belknap/Harvard UP, 1987. 62-94.
- Peräkylä, Anssi et Maria Leena Sorjonen *Emotion in Interaction*. Oxford : Oxford UP, 2012.
- Plantin, Christian. « Les raisons des émotions ». *Forms of Argumentative Discourse / Per un'analisi linguistica dell'argomentare*. Dir. M. Bondi. Bologne : CLUEB, 1998. 3-50.
- . *Les bonnes raisons des émotions. Principes et méthodes pour l'analyse du discours émotionné*. Berne : Lang, 2011.
- . « Emotion and Affect ». *International Encyclopedia of Language and Social Interaction*. Dir. Karen Tracy. Chichester : Wiley. (A paraître)
- Rimé, Bernard. *Le partage social des émotions*. Paris : PUF, 2005.
- Ruusuvuori, Johanna. « Emotion, Affect and Conversation ». *The Handbook of Conversation Analysis*. Dir. J. Sidnell, et T. Styvers. Chichester : Wiley Blackwell, 2013. 331-349.
- Scherer, Klaus R. « On the Nature and Function of Emotion : A component Process Approach ». *Approaches to Emotion*. Dir. Klaus R. Scherer et Paul Ekman. Hillsdale, N. J. : Lawrence Erlbaum, 1984. 293-317.
- Schiffrin, Deborah. *Discourse Markers. Studies in sociolinguistics* Cambridge : Cambridge UP, 1987.

NOTES

¹ La Rochefoucauld, 1678. *Maximes*. 5e éd. Texte, introduction de J. Truchet. 3e éd. revue et augmentée. Paris, Garnier, 1967.

² <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?13 ;s=66896700 ;r=1 ;nat= ;sol=4> (08-04-14)

³ Pour citer cette page : CLAPI, <http://clapi.univ-lyon2.fr> Retrouver directement cette attestation avec le code : 79/86.

⁴ Ces réflexions doivent beaucoup aux exposés et discussions menées autour de l'émotion et de la didactique des langues étrangères dans le groupe « Affects et acquisition des langues » dirigé par Françoise Masuy, Université de Louvain ; elles n'engagent néanmoins que leur auteur.